

PQ
2270
.G32C4
1905


U d'/of OTTAWA



39003002647971

CE





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PETITE COLLECTION "SCRIPTA BREVIA"

MAURICE de GUÉRIN

Le Centaure

suivi de

La Bacchante

et précédé d'une notice

PAR

EDMOND PILON



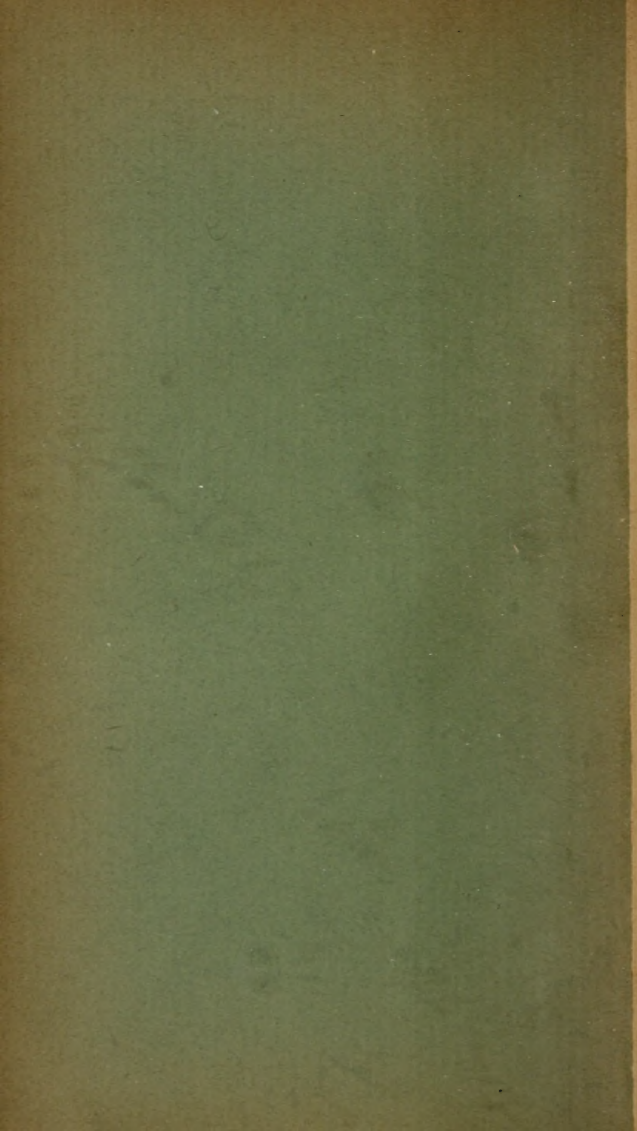
PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et C^{ie}

53, Rue St-André-des-Arts, 53

—
1905



LE CENTAURE

suivi de

LA BACCHANTE

Les droits de traduction et de reproduction
pour la notice sont réservés.

PETITE COLLECTION "SCRIPTA BREVIA"

MAURICE de GUÉRIN

Le Centaure

suivi de

La Bacchante

et précédés d'une notice

PAR

EDMOND PILON



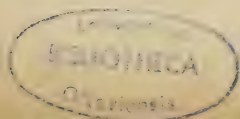
PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et Cie

53, Rue St-André-des-Arts, 53

—
1905



PQ
2270
.G32C4
1905

MAURICE DE GUÉRIN

O Maurice de Guérin, bel inspiré de la mort, frère de toute solitude et de tout abandon, nul mieux que toi ne se pencha, avec plus d'anxiété, sur le cœur des chênes et n'écouta chanter, avec plus de recueillement et de mélancolie, la grande voix des forêts. Il s'exhale, de ton œuvre épars et composée de fragments à la façon de ces temples qui nous viennent des Grecs, une calme impression de nature, une expression si pure de la beauté des choses que nul peut-être, depuis toi, si ce n'est le grand Renan, ne

sut s'approcher des dieux avec plus de force intime et retrouver de l'âge antique, à travers leur vision, le visage éclatant.

L'odeur grisante des simples, le parfum d'écume que porte après soi en le laissant partout le divin Centaure que tu créas, imprègnent toutes les pages où ton génie naissant marqua son empreinte. La sève des arbres anciens, le suc et le parfum des fleurs, l'haleine et le goût des fruits mûrs se répandent dans ta prose harmonieuse et chantante et les senteurs d'automne qu'aimait ta jeunesse s'y mêlent furtivement pour annoncer la mort. Jeune homme à la vie brève ! le petit livre que voici n'a d'autre but au monde que de rappeler ton souvenir, que de donner à nouveau, à tous ceux qui te liront, le désir de retrouver ce divin tremblement, ce frisson sacré du cœur que tu ressentis toi-

même, sur la terre de Bretagne, à la vue des grands arbres, du ciel et de la mer, à cette heure du soir, où défiant la nature et l'écoutant chanter, tu marchais sur la mousse ou le roc des falaises comme un homme primitif.



C'est le 4 août 1810 que naquit au château de Cayla, en Périgord, Georges-Maurice de Guérin. On dit que son enfance aima les châtaigniers qui gardaient la porte, les troupeaux que poussaient le soir, vers la bergerie, les chiens du métayer. La grande salle à manger à la vaisselle ancienne, aux meubles usés du temps connut ses premiers jeux; le tic tac du moulin d'Andillac, l'angelus aux clochers des villages, le chant des grillons sous la dalle antique du foyer ravirent ses premiers ans. « M. de Guérin le père, dit Lamartine, émigré dès son enfance et ren-

tré tout jeune de l'émigration, en avait rapporté au Cayla cette foi robuste de caste et de famille, qui était plus enfoncée dans son cœur que les fondements de son ancien manoir dans le rocher d'Andillac.»

C'est lui qui donna à sa fille Eugénie, ce goût de la prière, ce désir du ciel et de Dieu qu'on ne vit que croître en elle, au cours des années. Mademoiselle de Guérin, de cinq ans plus âgée que son frère, fut la première jeune fille que contempla Maurice. C'est elle qui l'éleva comme une mère, le soigna et l'éduqua, ouvrit ses yeux d'enfant à toutes les exquisés contemplations du monde. Quand mademoiselle de Guérin eut seize ans et que Maurice en eut onze, on songea à les éloigner l'un de l'autre. L'enfant fut envoyé au petit séminaire de Toulouse. Ce fut le commencement d'une séparation dont ne cessa de souffrir à jamais

la pauvre Eugénie. Ces deux êtres d'élite, si bien faits pour s'aimer et demeurer l'un près de l'autre, en ressentirent à l'âme une déchirure, que le temps, en les tenant séparés, ne fit qu'adoucir à peine.

Cœur infiniment sensible aux vibrations peu perceptibles au vulgaire, Georges-Maurice de Guérin souffrit encore plus à Paris, au collège Stanislas, de l'éloignement de sa sœur, de sa famille et de ce charmant Cayla où vécut son enfance. Jules Barbey d'Aurevilly, son condisciple d'alors, a tracé, dans Amaïdée, les premiers enthousiasmes et les premiers regrets que gardait de la nature, sous les traits du poète Somegod, Maurice de Guérin. Une tristesse voluptueuse, une inquiétude amère que parvenait à peine à dissiper la parole affectueuse de l'abbé Buquet, son précepteur, inclinaient déjà vers l'attrait prestigieux d'un vaste pan-

théisme, cet amant frénétique et tourmenté des bois, ce rêveur attentif à surprendre les divins murmures, les belles métamorphoses de la végétation. Ce génie du paysage, que Sainte-Beuve lui trouve à l'éveil de son talent va se développer encore et dans la retraite de la Chénaie, va prendre le « charme et la puissance. »

La Chénaie « cette sorte d'oasis au milieu des steppes de la Bretagne où, devant le château, s'étend un vaste jardin coupé par une terrasse plantée de tilleuls avec une toute petite chapelle au fond, était le lieu de retraite de La Mennais (1). » C'est là que vint, à l'époque de Noël 1832, se retirer Maurice de Guérin. M. Féli (2) le reçut « comme un bon père qu'il était », l'embrassa tendrement et se prit pour cette âme blessée, de cette

(1) Sainte-Beuve.

(2) Nom de M. de La Mennais dans l'intimité.

affection un peu rude mais cordiale que témoignait, à tous ceux qui se réfugiaient dans la lumière de son génie, cet ardent solitaire du cloître.

M. F. du Breil de Marzan, l'un des fidèles amis de Maurice et l'un des disciples de M. de La Mennais, a retracé, dans des pages inspirées de la plus douce émotion, la physionomie de cette maison bretonne où se trouvaient rassemblés, dans un même idéal, autour de l'hôte illustre, des hommes aussi divers que MM. de Montalembert et de Cazalès, Elie de Keranguy, Frédéric de la Provostaye, les abbés Lacordaire et Gerbet. Une nature admirable et qu'il pénètre au point de vouloir s'identifier à elle, des sites aussi rustiques, d'une harmonie aussi sauvage que ceux des bois de Coetguen, des bords de la Rance, du Val de l'Arguenon où le reçoivent ses amis de La Morvon-

nais, enfin la vue de l'Océan qu'il va contempler, un jour, avec Edmond de Cazalès le laissent anéanti, bouleversé d'enthousiasme. La beauté des forêts, « la vie forte et muette qui règne sous l'écorce des chênes », le réveil de la végétation lui donnent conscience de son génie. Maurice, couché sur la falaise ou penché sur un chêne, écoute les mille voix de la nature lui parler; l'antique Centaure approche, il en perçoit les pas et sa course impétueuse l'empêche longtemps d'entendre la voix recueillie du cloître, l'accent brûlant du prêtre et le son de la petite cloche qui, le soir, à la Chénaie, groupe autour de la table le maître et ses disciples.



Venu à Paris en 1834, après un arrêt à Caen, où Trébutien, d'Aurevilly, Edelestand du Méril le retrouvèrent, Maurice de Guérin ne cessa

de vivre avec le souvenir de cette magique Bretagne, le regret profond de ces sites : Coetguen, la Chénaie, le Val de l'Arguenon dont la limite semblait désormais nécessaire à son cœur. Une « dernière visite à la mer, aux côtes, à tout ce magnifique paysage » qu'il avait tant aimé, lui avait valu ce cri amer : « Adieu, adieu ! séjour chéri, si tu m'aimes et que tu doutes de ma constance, écoute ceci qui te rassurera : je perds la moitié de mon âme en perdant la solitude. J'entre dans le monde avec une secrète horreur. » En même temps il arrive à Paris et tout de suite cet être d'une finesse si charmante, d'une si vive délicatesse, se trouve effrayé du bruit et du mouvement de la cité. « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, prenez mes yeux, gardez-moi de voir toute cette multitude dont la vue soulève en moi des pensées si tristes, si décourageantes ;

faites qu'en la traversant, je sois sourd au bruit, inaccessible à ces impressions qui m'accablent quand je passe parmi la foule; et pour cela mettez devant mes yeux une image, une vision des choses que j'aime, un champ, un vallon, une lande, le Cayla, le Val, quelque chose de la nature. » En même temps Maurice se replie sur lui-même : il ouvre Saint-François de Sales, Bernardin de Saint-Pierre et retrouve, dans l'Introduction à la vie dévote et les Harmonies de la nature, ce charme puissant des forêts, de la montagne et de la mer dont il porte en lui-même le regret infini. Mais ce jeune homme admirable, d'un si pur idéal, d'aspirations si hautes, souffre de l'absence amère de la tendresse des femmes. Il désire « un amour de compassion », ferme ses yeux inquiets et revoit, dans le passé, le visage de Louise, celle à qui le poète « semble avoir songé

dans de premiers vers qui recèlent un sentiment tendre » ; il l'imagine en son château de Rayssac, écoute le doux bruit de sa voix d'argent, (Silver sweet sounding); en même temps il regrette Marie de la Morvonnais, cette pauvre jeune femme, morte si tôt, l'épouse de son ami, qu'il aima d'un amour chaste et fraternel, Marie qui fut vraiment son Eugénie bretonne ! Comme malade et comme las déjà, il écrit à ce moment : « Est-ce que je ne connais pas la mesure de mon cœur. » Hélas ! ce cœur est frappé ! Le regret d'Eugénie, de sa chère Antigone, est vivace en lui :

*Elle aimait mes rêves
Et j'aimais les siens,*

inclina-t-il à redire dans une douce élégie écrite en Bretagne, au bord de la Rance. Mais les vieilles croyances s'effritent sous le poids de sa cu-

riosité; il regrette les ans de sa jeunesse rêveuse, les sites de son enfance; et je le vois, comme Senancour dans sa retraite de la rue de la Cerisaie, se promener sous les maigres arbres de son petit jardin de la rue d'Anjou et vainement chercher, sous un ciel sans éclat, le reflet de la lande sauvage, le mirage de l'Océan.



« Pour moi, dans les modernes, écrit Goncourt dans son Journal, il n'y a eu jusqu'ici qu'un homme qui ait fait la trouvaille d'une langue pour parler des temps antiques, c'est Maurice de Guérin dans le Centaure. » Et M. de Gourmont ajoute : « Le Centaure est à mettre parmi les plus belles et les plus précieuses pages de la langue française. » L'idée de ce poème, dit Trébutien, « était venue à Guérin

dans une de ces visites que nous faisons quelquefois ensemble au Musée des Antiques. »

« Le Centaure, où toutes les puissances naturelles primitives étaient senties », est vraiment l'hymne panthéiste le plus large, le poème le plus pur et de la forme la plus accomplie qu'on ait donné jamais de la vie originelle. Ici le contour est plein, la ligne est heureuse, le style a le parfum des feuilles mortes, de la terre féconde et jeune; le poète a goûté « sans altération le bienfait des dieux qui se répandent en lui »; il est attentif à surprendre le bruit le plus secret des choses, le mouvement caché du monde, la vie mystérieuse qui conduit l'univers. « La sagesse, ô Méléampe, est la science de la volonté des dieux. » Cette science Guérin l'a connue comme le grand Centaure. « J'ai noué, peut-il dire aussi, mes bras autour du buste

des centaures, et du corps des héros, et du tronc des chênes; mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air.» Avec l'ardeur du désespoir ce poète qui va mourir se penche sur la vie universelle; il en veut tout connaître et son cœur est pareil au fragile coquillage qui ne contient pas la mer mais cependant a recueilli tout le mouvement de ses ondes et le chant de ses sirènes.

Cette compréhension d'un monde aboli, de la grandeur des temps paniques, la sorte de courte frénésie qui ranima le poète quand le bonheur, sous les traits d'une jeune et jolie créole de l'île de France qu'il épousa, vint se présenter à lui, l'éloignèrent pour un temps de ce pur christianisme auquel croyait sa sœur. Ebloui du prestige et de la grâce antiques, des dieux robustes

et doux, pénétré de ce parfum de la nature qui le laissait grisé, Guérin, après le Centaure, écrivit la Bacchante. Il eût, s'il eût vécu, écrit le Bacchus indien et poussé à la perfection ces limpides peintures primitives dont nous ne connaissons que ces brillants essais. Guérin avait le sens de la nature; c'était un ami profond des fleurs; il adorait les arbres, marchait dans la montagne; la mer le ravissait; il faut le lire comme on cueille des fruits dans un verger, au crépuscule d'une belle et chaude journée de l'automne.



Le petit livre que nous publions de Maurice de Guérin forme un charmant contraste avec celui de sa sœur. L'aimable dévotion, le sentiment tendre, la grâce affectueuse du Journal et des fragments d'Eugénie donnent plus de prix

encore aux essais accomplis du frère. L'anxieuse Eugénie écrivait à Maurice, le mercredi des Cendres de 1832 : « O Maurice, si je pouvais te voir chrétien, je donnerais ma vie et tout pour cela. » Ce désir religieux ne tarda pas d'être exaucé et, le 19 juillet 1839, ce jeune homme tourmenté de la grande impatience d'un amour unanime demanda, devant la mort, à revenir aux croyances de son jeune âge. Ainsi passa Guérin. On a dit, de lui, qu'il n'avait donné que le Centaure; ce n'est pas exact; mais, n'eût-il donné que cela, son tombeau serait encore visité des dieux et chanterait sous les astres comme cette pierre des forêts où le grand Apollon avait posé sa lyre et qui garda de celle-ci le chant harmonieux !

Edmond PILON.

LE CENTAURE

LE CENTAURE

J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes. Comme le fleuve de cette vallée dont les gouttes primitives coulent de quelque roche qui pleure dans une grotte profonde, le premier instant de ma vie tomba dans les ténèbres d'un séjour reclus et sans troubler son silence. Quand nos mères approchent de leur délivrance, elles s'écartent vers les cavernes, et dans le fond des plus sauvages, au plus épais de

l'ombre, elles enfantent, sans élever une plainte, des fruits silencieux comme elles-mêmes. Leur lait puissant nous fait surmonter sans langueur ni lutte douteuse les premières difficultés de la vie ; cependant nous sortons de nos cavernes plus tard que vous de vos berceaux. C'est qu'il est répandu parmi nous qu'il faut soustraire et envelopper les premiers temps de l'existence, comme des jours remplis par les dieux. Mon accroissement eut son cours presque entier dans les ombres où j'étais né. Le fond de mon séjour se trouvait si avancé dans l'épaisseur de la montagne, que j'eusse ignoré le côté de l'issue, si, détournant quelquefois dans cette ouver-

ture, les vents n'y eussent jeté des fraîcheurs et des troubles soudains. Quelquefois aussi, ma mère rentrait, environnée du parfum des vallées ou ruisse-lante des flots qu'elle fréquen-tait. Or, ces retours qu'elle faisait, sans m'instruire jamais des vallons ni des fleuves, mais suivie de leurs émanations, in-quiétaient mes esprits, et je rôdais tout agité dans mes ombres. Quels sont-ils, me disais-je, ces dehors¹ où ma

1. Cette expression est étrange, — dit M^{me} Sand dans une note sur ce mot, — peu grammaticale peut-être, mais je n'en vois pas de plus belle et de plus saisissante pour rendre le sentiment mystérieux d'un monde inconnu. Un tel écrivain eût été contesté sans doute ; mais il eût fait faire de grands progrès à notre langue, quoi qu'on eût pu dire.

mère s'emporte, et qu'y règne-t-il de si puissant qui l'appelle à soi si fréquemment ? Mais qu'y ressent-on de si opposé qu'elle en revienne chaque jour diversement émue ? Ma mère rentrait, tantôt animée d'une joie profonde, et tantôt triste et traînante et comme blessée. La joie qu'elle rapportait se marquait de loin dans quelques traits de sa marche et s'épandait de ses regards. J'en éprouvais des communications dans tout mon sein ; mais ses abattements me gagnaient bien davantage et m'entraînaient bien plus avant dans les conjectures où mon esprit se portait. Dans ces moments, je m'inquiétais de mes forces, j'y reconnaissais une puissance qui ne pou-

vait demeurer solitaire, et me prenant, soit à secouer mes bras, soit à multiplier mon galop dans les ombres spacieuses de la caverne, je m'efforçais de découvrir dans les coups que je frappais au vide, et par l'emportement des pas que j'y faisais, vers quoi mes bras devaient s'étendre et mes pieds m'emporter... Depuis, j'ai noué mes bras autour du buste des centaures, et du corps des héros, et du tronc des chênes; mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air, car je les élève dans les nuits aveugles et calmes pour qu'elles surprennent les souffles et en tirent des signes pour augurer mon

chemin ; mes pieds, voyez, ô Mélampe ! comme ils sont usés ! Et cependant, tout glacé que je suis dans ces extrémités de l'âge, il est des jours où, en pleine lumière, sur les sommets, j'agite de ces courses de ma jeunesse dans la caverne, et pour le même dessein, brandissant mes bras et employant tous les restes de ma rapidité.

Ces troubles alternaient avec de longues absences de tout mouvement inquiet. Dès lors, je ne possédais plus d'autre sentiment dans mon être entier que celui de la croissance et des degrés de vie qui montaient dans mon sein. Ayant perdu l'amour de l'emportement, et retiré dans un repos absolu, je goûtais sans altération le bien-

fait des dieux qui se répandait en moi. Le calme et les ombres président au charme secret du sentiment de la vie. Ombres qui habitez les cavernes de ces montagnes, je dois à vos soins silencieux l'éducation cachée qui m'a si fortement nourri, et d'avoir, sous votre garde, goûté la vie toute pure, et telle qu'elle me venait sortant du sein des dieux ! Quand je descendis de votre asile dans la lumière du jour, je chancelai et ne la saluai pas, car elle s'empara de moi avec violence, m'enivrant comme eût fait une liqueur funeste soudainement versée dans mon sein, et j'éprouvai que mon être, jusquelà si ferme et si simple, s'ébranlait et perdait beaucoup de lui-

même, comme s'il eût dû se disperser dans les vents.

O Mélampe ! qui voulez savoir la vie des centaures, par quelle volonté des dieux avez-vous été guidé vers moi, le plus vieux et le plus triste de tous ? Il y a longtemps que je n'exerce plus rien de leur vie. Je ne quitte plus ce sommet de montagne où l'âge m'a confiné. La pointe de mes flèches ne me sert plus qu'à déraciner les plantes tenaces ; les lacs tranquilles me connaissent encore, mais les fleuves m'ont oublié. Je vous dirai quelques points de ma jeunesse ; mais ces souvenirs, issus d'une mémoire altérée, se traînent comme les flots d'une libation avare en tombant d'une urne endomma-

gée. Je vous ai exprimé aisément les premières années, parce qu'elles furent calmes et parfaites ; c'était la vie seule et simple qui m'abreuvait, cela se retient et se récite sans peine. Un dieu, supplié de raconter sa vie, la mettrait en deux mots, ô Méléampe !

L'usage de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de borne à mes pas. Dans la fierté de mes forces libres, j'errais m'étendant de toutes parts dans ces déserts. Un jour que je suivais une vallée où s'engagent peu les centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C'était le premier qui s'offrît à ma vue,

je le méprisai. Voilà tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être ! Que ses pas sont courts et sa démarche malaisée ! Ses yeux semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.

Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînements de leurs cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous

les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courants sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fond des vallées l'influence nocturne des dieux ! Ma vie fouguese se tempérerait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme, dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits. Mélampe, ma vieillesse regrette les fleuves ; paisibles la plupart et monotones, ils suivent leur destinée avec plus de calme que les centaures, et une sagesse plus bienfaisante que celle des hommes. Quand je sortais de leur sein, j'étais

suivi de leurs dons qui m'accompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la manière des parfums.

Une inconstance sauvage et aveugle disposait de mes pas. Au milieu des courses les plus violentes, il m'arrivait de rompre subitement mon galop, comme si un abîme se fût rencontré à mes pieds, ou bien un dieu debout devant moi. Ces immobilités soudaines me faisaient ressentir ma vie tout émue par les emportements où j'étais. Autrefois j'ai coupé dans les forêts des rameaux qu'en courant j'élevais par-dessus ma tête ; la vitesse de la course suspendait la mobilité du feuillage qui ne rendait plus qu'un frémissement léger ; mais au

moindre repos le vent et l'agitation rentraient dans le rameau, qui reprenait le cours de ses murmures. Ainsi ma vie, à l'interruption subite des carrières impétueuses que je fournissais à travers ces vallées, frémissait dans tout mon sein. Je l'entendais courir en bouillonnant et rouler le feu qu'elle avait pris dans l'espace ardemment franchi. Mes flancs animés luttaienent contre ses flots dont ils étaient pressés intérieurement, et goûtaient dans ces tempêtes la volupté qui n'est connue que des rivages de la mer, de renfermer sans aucune perte une vie montée à son comble et irritée. Cependant, la tête inclinée au vent qui m'apportait le frais, je considérais la cime

des montagnes devenues lointaines en quelques instants, les arbres des rivages et les eaux des fleuves, celles-ci portées d'un cours traînant, ceux-là attachés dans le sein de la terre, et mobiles seulement par leurs branchages soumis aux souffles de l'air qui les font gémir. « Moi seul, me disais-je, j'ai le mouvement libre, et j'emporte à mon gré ma vie de l'un à l'autre bout de ces vallées. Je suis plus heureux que les torrents qui tombent des montagnes pour n'y plus remonter. Le roulement de mes pas est plus beau que les plaintes des bois et que les bruits de l'onde ; c'est le retentissement du centaure errant et qui se guide lui-même. » Ainsi, tandis que

mes flancs agités possédaient l'ivresse de la course, plus haut j'en ressentais l'orgueil, et, détournant la tête, je m'arrêtais quelque temps à considérer ma croupe fumante.

La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage. Vivant avec l'abandon des fleuves, respirant sans cesse Cybèle, soit dans le lit des vallées, soit à la cime des montagnes, je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. Mais lorsque la nuit, remplie du calme des dieux, me trouvait sur le penchant des monts, elle me

conduisait à l'entrée des cavernes et m'y apaisait comme elle apaise les vagues de la mer, laissant survivre en moi de légères ondulations qui écartaient le sommeil sans altérer mon repos. Couché sur le seuil de ma retraite, les flancs cachés dans l'ancre et la tête sous le ciel, je suivais le spectacle des ombres. Alors la vie étrangère qui m'avait pénétré durant le jour se détachait de moi goutte à goutte, retournant au sein paisible de Cybèle, comme après l'ondée les débris de la pluie attachée aux feuillages font leur chute et rejoignent les eaux. On dit que les dieux marins quittent durant les ombres leurs palais profonds, et, s'asseyant sur les promontoires,

étendent leurs regards sur les flots. Ainsi je veillais ayant à mes pieds une étendue de vie semblable à la mer assoupie. Rendu à l'existence distincte et pleine, il me paraissait que je sortais de naître, et que des eaux profondes et qui m'avaient conçu dans leur sein venaient de me laisser sur le haut de la montagne, comme un dauphin oublié sur les sirtes par les flots d'Amphitrite.

Mes regards couraient librement et gagnaient les points les plus éloignés. Comme des rivages toujours humides, le cours des montagnes du couchant demeurait empreint de lueurs mal essuyées par les ombres. Là survivaient, dans les clartés pâles, des sommets

nus et purs. Là je voyais descendre tantôt le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque nymphe des montagnes enivrée par la nuit. Quelquefois les aigles du mont Olympe traversaient le haut du ciel et s'évanouissaient dans les constellations reculées ou sous les bois inspirés. L'esprit des dieux, venant à s'agiter, troublait soudainement le calme des vieux chênes.

Vous poursuivez la sagesse, ô Méléampe ! qui est la science de la volonté des dieux, et vous errez parmi les peuples comme un mortel égaré par les destinées. Il est dans ces lieux une pierre qui, dès qu'on la touche, rend un son semblable

à celui des cordes d'un instrument qui se rompent, et les hommes racontent qu'Apollon, qui chassait son troupeau dans ces déserts, ayant mis sa lyre sur cette pierre, y laissa cette mélodie. O Méléampe ! les dieux errants ont posé leur lyre sur les pierres ; mais aucun... aucun ne l'y a oubliée. Au temps où je veillais dans les cavernes, j'ai cru quelquefois que j'allais surprendre les rêves de Cybèle endormie, et que la mère des dieux, trahie par les songes, perdrait quelques secrets ; mais je n'ai jamais reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la nuit, en des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves.

« O Macarée ! me dit un jour

le grand Chiron dont je suivais la vieillesse, nous sommes tous deux centaures des montagnes ; mais que nos pratiques sont opposées ! Vous le voyez, tous les soins de mes journées consistent dans la recherche des plantes, et vous, vous êtes semblable à ces mortels qui ont recueilli sur les eaux ou dans les bois et porté à leurs lèvres quelques fragments du chalumeau rompu par le dieu Pan. Dès lors ces mortels, ayant respiré dans ces débris du dieu un esprit sauvage ou peut-être gagné quelque fureur secrète, entrent dans les déserts, se plongent aux forêts, côtoient les eaux, se mêlent aux montagnes, inquiets et portés d'un dessein inconnu. Les cavales

aimées par les vents dans la Scythie la plus lointaine ne sont ni plus farouches que vous, ni plus tristes le soir, quand l'Aquilon s'est retiré. Cherchez-vous les dieux, ô Macarée ! et d'où sont issus les hommes, les animaux et les principes du feu universel ? Mais le vieil Océan, père de toutes choses, retient en lui-même ces secrets, et les nymphes qui l'entourent décrivent en chantant un chœur éternel devant lui, pour couvrir ce qui pourrait s'évader de ses lèvres entr'ouvertes par le sommeil. Les mortels qui touchèrent les dieux par leur vertu ont reçu de leurs mains des lyres pour charmer les peuples, ou des semences nouvelles pour les enrichir, mais rien de leur bouche inexorable.

« Dans ma jeunesse, Apollon m'inclina vers les plantes, et m'apprit à dépouiller dans leurs veines les sucs bienfaisants. Depuis, j'ai gardé fidèlement la grande demeure de ces montagnes, inquiet, mais me détournant sans cesse à la quête des simples, et communiquant les vertus que je découvre. Voyez-vous d'ici la cime chauve du mont Œta ! Alcide l'a dépouillée pour construire son bûcher. O Macarée ! les demi-dieux enfants des dieux étendent la dépouille des lions sur les bûchers, et se consomment au sommet des montagnes ! les poisons de la terre infectent le sang reçu des immortels ! Et nous, centaures engendrés par un mortel audacieux dans le

sein d'une vapeur semblable à une déesse, qu'attendrions-nous du secours de Jupiter qui a foudroyé le père de notre race ? Le vautour des dieux déchire éternellement les entrailles de l'ouvrier qui forma le premier homme. O Macarée ! hommes et centaures reconnaissent pour auteurs de leur sang des soustracteurs du privilège des immortels, et peut-être que tout ce qui se meut hors d'eux-mêmes n'est qu'un larcin qu'on leur a fait, qu'un léger débris de leur nature emporté au loin, comme la semence qui vole, par le souffle tout-puissant du destin. On publie qu'Égée, père de Thésée, cacha sous le poids d'une roche, au bord de la mer, des souvenirs et des

marques à quoi son fils put un jour reconnaître sa naissance. Les dieux jaloux ont enfoui quelque part les témoignages de la descendance des choses ; mais au bord de quel océan ont-ils roulé la pierre qui les couvre, ô Macarée ! »

Telle était la sagesse où me portait le grand Chiron. Réduit à la dernière vieillesse, le centaure nourrissait dans son esprit les plus hauts discours. Son buste encore hardi s'affaissait à peine sur ses flancs qu'il surmontait en marquant une légère inclinaison comme un chêne attristé par les vents, et la force de ses pas souffrait à peine de la perte des années. On eût dit qu'il retenait des restes de l'immortalité autrefois

reçue d'Apollon, mais qu'il avait rendue à ce dieu.

Pour moi, ô Mélampe ! je décline dans la vieillesse, calme comme le coucher des constellations. Je garde encore assez de hardiesse pour gagner le haut des rochers où je m'attarde, soit à considérer les nuages sauvages et inquiets, soit à voir venir de l'horizon les hyades pluvieuses, les pléiades ou le grand Orion ; mais je reconnais que je me réduis et me perds rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement j'irai me mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre.

LA BACCHANTE

LA BACCHANTE

Voilà la montagne dépouillée des chœurs qui parcouraient ses sommets ; les prêtresses, les flambeaux, les clameurs divines sont retombés dans les vallées ; la fête se dissipe, les mystères sont rentrés dans le sein des dieux. Je suis la plus jeune des bacchantes qui se sont élevées sur le mont Cithéron. Les chœurs ne m'avaient pas encore transportée sur les

cimes, car les rites sacrés écartaient ma jeunesse et m'ordonnaient de combler la mesure des temps qu'il faut offrir pour entrer dans l'action des solennités. Enfin les Heures, ces secrètes nourrices, mais qui emploient tant de durée à nous rendre propres pour les dieux, m'ont placée parmi les bacchantes, et je sors aujourd'hui des premiers mystères qui m'aient enveloppée.

Tandis que je recueillais les années réclamées pour les rites, j'étais semblable aux jeunes pêcheurs qui vivent sur le bord des mers. A la cime d'un rocher, ils paraissent quelque temps, les bras tendus vers les eaux et le corps incliné, comme un dieu prêt à se replonger ;

mais leur âme balance dans leur sein mortel et retient leur penchant. Enfin ils se précipitent, et quelques-uns sont racontés qui revinrent couronnés sur les flots. Ainsi je suis demeurée longtemps suspendue sur les mystères ; ainsi je m'y suis abandonnée et ma tête a reparu couronnée et ruisselante.

Bacchus, jeunesse éternelle, dieu profond et partout répandu, j'ai de bonne heure reconnues tes marques dans mon sein et rassemblé tous mes soins pour les dévouer à ta divinité. Je me portai un jour vers le lever du soleil, dans le temps où les rayons de ce dieu comblent la maturité des fruits et ajoutent la dernière vertu aux ouvrages de la terre. Je gagnai les col-

lines pour m'offrir à ses traits et devant déplier mes cheveux à la première issue de sa lumière au-dessus de l'horizon ; car on enseigne que la chevelure inondée par les flammes matinales en devient plus féconde et reçoit une beauté qui l'égale à la chevelure de Diane. Mes yeux, en sortant, avaient surpris les extrémités des ombres qui redescendaient sous le pôle. Quelques signes célestes, lents à accomplir leur déclin vers les flots, marquaient encore le ciel presque abandonné, et le silence laissé par la nuit occupait les campagnes. Mais ainsi que, dans les fraîches vallées de la Thessalie, les fleuves ont coutume d'élever une haleine semblable aux nuages, et qui se

repose sur eux-mêmes, la vertu de ton souffle, ô Bacchus ! s'était exhalée du sein de la terre, durant les ombres, et régnait au retour du soleil sur toute l'étendue des plaines. Les constellations qui se lèvent pâles prennent moins d'éclat en gagnant dans la profondeur de la nuit, que ma vie ne croissait dans mon sein, soit en puissance, soit en splendeur, à mesure que je pénétrais dans les champs. Quand j'arrétai mes pas au plus haut des collines, je chancelais comme la statue des dieux entre les bras des prêtres qui la soulèvent jusqu'à la base sacrée. Mon sein, ayant recueilli les esprits du dieu étendu sur la plaine, en avait conçu un trouble qui pres-

sait mes pas et agitait mes pensées comme des flots rendus insensés par les vents. Sans doute, ce fut à la faveur de cet égarement que tu te précipitas dans mon sein, ô Bacchus ! car les dieux surprennent ainsi l'esprit des mortels, comme le soleil qui, jaloux de pénétrer des rameaux pressés et pleins d'ombre, les fait entr'ouvrir par l'aquilon.

Puis Aëlle survint. Cette bacchante, fille de Typhon, le plus emporté de tous les vents, et d'une mère errante dans les montagnes de la Thrace, avait été élevée par les nymphes de ces contrées dans le sein des cavernes et à l'écart de tous les hommes ; car les dieux confient aux fleuves qui tournent

leur cours vers les plus grands déserts, ou aux nymphes qui habitent les quartiers des forêts les moins accessibles la nourriture des enfants issus de leur mélange avec les filles des éléments ou des mortels. Aëlle descendait de la Scythie où elle s'était élevée jusqu'aux sommets des monts Riphées, et se répandait dans la Grèce, agitant de toutes parts les mystères et portant ses clameurs sur toutes les montagnes. Elle avait atteint l'âge où les dieux, comme les bergers qui détournent l'eau des prairies, ferment les courants qui abreuvent la jeunesse des mortels. Quoiqu'elle possédât encore la fierté d'une vie toute pleine, les bords, il fallait le reconnaître, commençaient à

se dessécher, et d'ailleurs l'usage des mystères avait troublé l'ordre de sa beauté qui présentait de grandes marques de pâleur. Sa chevelure, aussi nombreuse que celle de la nuit, demeurait étendue sur ses épaules, attestant la force et la richesse des dons qu'elle avait reçus des dieux; mais, soit qu'elle l'eût trop de fois déployée dans le tourbillon des vents hyperboréens, soit qu'elle souffrît dans sa tête le travail de quelque destinée secrète, cette chevelure flétrie devançait l'injure des ans à peine commencée. Ses regards déclaraient dès l'abord qu'ils avaient reçu l'empire des plus vastes campagnes et de la profondeur du ciel; ils régnaient toujours et

se mouvaient sans se hâter, s'étendaient de préférence vers ces rivages de l'espace où sont rangées les ombres divines, qui reçoivent dans leur sein tout ce qui disparaît à l'horizon. Cependant, par intervalles, ce grand regard et d'un si long cours devenait irrésolu, et roulait dans le trouble comme celui de l'aigle au moment où ses yeux ressentent les premiers traits de la nuit. Elle montrait aussi des inconstances dans la manière de porter ses pas. Tantôt elle allait exaltant par degrés sa course ferme et légère qu'elle prenait au long des fleuves ou des forêts, et tantôt elle conduisait sa démarche, comme Latone cherchant dans sa longue aventure un point d'asile pour en-

fanter les dieux qu'elle avait conçus. Quelquefois pour l'hésitation de ses pas qui cherchaient à s'assurer et à l'air de sa tête contraint et chargé, on eût dit qu'elle marchait au fond d'un océan. Quand son sein par la persuasion de la nuit se rangeait au calme universel, sa voix sortait dans les ombres, paisible et longtemps soutenue, comme le chant des Hespérides à l'extrémité des mers.

Aëlle me renferma dans son amitié et m'instruisit avec tous les soins que les dieux emploient autour des mortels désignés pour leur faveur, et qu'ils veulent élever eux-mêmes. Comme les jeunes Arcadiens qui descendent avec le dieu Pan aux plus secrètes forêts pour

apprendre de lui à poser leurs doigts sur les flûtes sauvages, et aussi à recueillir dans leur esprit le gémissement des roseaux, je marchais avec la grande bacchante qui, chaque jour, tirait ses pas vers quelque point écarté. C'était dans ces lieux déserts que son discours se déclarait, et que j'écoutais ses paroles prendre leurs cours comme si j'eusse assisté à la source cachée d'un fleuve :

« Les nymphes qui règnent dans les forêts disait-elle, se plaisent à exciter, sur le rivage des bois, des parfums ou des chants si doux que le passant rompt son chemin et s'induit pour les suivre au plus obscur de ces retraites. Une influence subtile pénètre l'esprit de l'é-

tranger, l'égarément qui s'élève en lui altère la fermeté de ses pas, et, tandis qu'il s'avance semblable aux demi-dieux champêtres qui portent toujours quelque ivresse dans leurs veines, les nymphes s'applaudissent de la puissance de leur séjour sur l'esprit des mortels.

« Mais Bacchus fait reconnaître l'enivrement de son haleine à tout ce qui respire et même à la famille inébranlable des dieux. Son souffle toujours renouvelé court par toute la terre, nourrit aux extrémités l'ivresse éternelle de l'Océan, et, poussé dans l'air divin, il agite les astres qui se décrivent sans cesse autour du pôle ténébreux. Lorsque Saturne dans le sein de la nuit mutila Uranus endormi, la

terre et les mers reçurent avec le sang répandu une nouvelle fécondité dont les premiers fruits qui s'élevèrent furent des nymphes sur la terre et Aphrodite sur les mers. Bacchus, sans cesse arrêté comme une tiède vapeur dans le sein humide de Cybèle, soutient la chaleur du sang vieilli qui engendre encore des chœurs entiers de nymphes dans l'épaisseur des forêts et dans l'écume immortelle des eaux.

« Les fleuves ont leur séjour dans les palais profonds de la terre, demeures étendues et retentissantes, où ces dieux penchés président à la naissance des sources et au départ des flots. Ils règnent, l'oreille toujours nourrie de l'abondance

des bouillonnements, et l'œil attaché à la destinée de leurs ondes. Mais ni la profondeur ni l'état impénétrable de leurs voûtes ne peuvent soustraire ces divinités à Bacchus, car nul accès ne lui fut interdit par les destins. Les fleuves s'agitent sur leurs couches et le limon antique s'émeut dans le sein de leurs urnes troublées.

« Durant le règne d'un été, j'avais attaché mon séjour au sommet des monts Pangées. Des atteintes secrètes que je reconnais chaque année, les joies de la terre et la beauté des campagnes approchant, m'engagent à prendre les rampes des montagnes. Les mortels agréables aux dieux ou dont l'excès des maux les a touchés ont été conduits

et rangés parmi les signes célestes : Maïa, Cassiopée, le grand Chiron, Cynosure et les tristes Hyades sont entrés dans la marche silencieuse des constellations. Guidés par les destins, ils gravissent dans le ciel et déclinent sans écart ni suspens, et sans doute cette poursuite d'une marche qui s'élève et retombe, et reprend sur elle-même, institue un état de bonheur s'étendant à des limites incertaines, empruntant de la monotonie des chemins et mêlé de quelques pavots. Je voulais qu'une marche lente, appliquée aux escarpements des monts, engendrât en moi une disposition pareille à celle que les astres tirent de leurs cours, mon chemin me portant vers le com-

ble des montagnes ainsi qu'ils s'élèvent dans les degrés de la nuit. Mais le fruit ne peut écarter la maturité qui l'approche ; chaque jour la terre le pénètre de dons plus pressants dont la chaleur qui le consume se marque au dehors par des couleurs toujours plus avancées. Atteinte comme lui et gagnée dans mon sein, j'étais impuissante à rejeter ou à ralentir la vie qui m'était suggérée. Les pas tardifs, la recherche sous les forêts des asiles consacrés à ces divinités muettes et si puissantes par le calme, qui assoupissent les douleurs les plus aiguës ; les longues pauses sous les souffles qui viennent du couchant, la chute du soleil étant accomplie, ni l'ombre vide de la nuit,

ni les songes ne pouvaient suspendre un moment les secrètes poursuites dont mon esprit souffrait l'effort. Je m'élevai jusqu'à ce degré des montagnes qui reçoit les pas des immortels ; car, parmi eux, les uns se plaisent à parcourir la suite des monts tenant leur marche inébranlable sur les ondulations des cimes, et d'autres, sur les rochers qui règnent au loin, consomment les heures à plonger dans la dépression des vallées, y recueillent les approches de la nuit ou considèrent comment les ombres et les songes s'engagent dans l'esprit des mortels. Parvenue à ces hauteurs, j'obtins les dons de la nuit, le calme et le soleil qui réduisent les agitations même soulevées

par les dieux. Mais ce repos fut semblable à celui des oiseaux amis des vents et sans cesse portés dans leur cours. Quand ils obéissent aux ombres et abattent leur vol vers les forêts, leurs pieds s'arrêtent aux branches qui, perçant dans le ciel, sont facilement émues par les souffles qui parcourent la nuit ; car jusque dans le sommeil ils se réjouissent des atteintes des vents et veulent que leur plumage frissonne et s'entoure aux moindres haleines survenues au faite des bois. Ainsi, dans le sein même du repos, mon esprit demeurerait exposé au souffle de Bacchus. Ce souffle observe en se répandant une mesure éternelle et se communique à tout ce qui jouit

de la lumière ; mais un petit nombre de mortels, par un privilège des destinées, savent s'informer de son cours. Il règne jusqu'à l'extrême sommet de l'Olympe, et passe à travers le sein même des dieux couverts de l'égide ou revêtus de tuniques impénétrables. Il retentit dans l'airain toujours agité autour de Cybèle, et conduit la langue des Muses qui entraînent dans leurs chants l'histoire entière de la génération des dieux dans les entrailles humides de la terre, au sein de la nuit sans bornes, ou dans l'Océan qui a nourri tant d'immortels.

« Au sortir du sommeil, je livrais mes pas à la conduite des Heures. Elles réglaient ma

course sur les degrés du jour, et je tournais sur la montagne, entraînée par le soleil, comme l'ombre qui accomplit sa révolution au pied des chênes. Les pas de quelques mortels furent arrêtés par les dieux au voisinage des eaux, dans la profondeur des forêts ou sur la descente des collines. Des racines soudaines ont conduit leurs pieds dans le sol, et toute la vie qu'ils contenaient s'est étendue en rameaux et déployée en feuillage. Les uns, attachés au bord des eaux dormantes, gardent un calme sacré et accueillent à l'approche du jour l'essaim des songes qui prennent asile dans leur branchage obscur. D'autres, ajoutés aux forêts de Jupiter ou dressés

sur les sommets stériles, portent une cime vieille et sauvage, qui prend tous les vents, et arrêtent toujours quelqu'un de ces oiseaux écartés qu'observent les mortels. Leur destin est irrévocable, car la terre divine les possède et ils sont assujettis à la nourriture éternelle de son sein; mais tels qu'ils ont été rendus dans l'immobilité de leur état, ils retiennent encore quelques secrets mouvements de leur première condition. Que les saisons déclinent ou se relèvent, ils demeurent attentifs au soleil; de tout ce qui se meut dans l'univers ils ne discernent plus que lui, et c'est à lui seul qu'ils adressent ce qu'ils peuvent former encore de vœux confus.

Quelques-uns même, telle est la force de leur amour, conduisent le mouvement de leur croissance sur la marche du dieu et tournent vers son passage l'abondance de leurs rameaux. Dans le chemin où j'entrais à la suite du jour, j'ai vu mes pas tomber dans le ralentissement, mes forces encore pleines, et s'éteindre enfin dans une entière immobilité. Alors je devenais semblable à ces mortels réduits sous l'écorce et arrêtés dans le sein puissant de la terre. Retenue dans le repos, je recevais la vie des dieux qui passait, sans marquer de mouvement et les bras détournés vers le soleil. C'était vers l'heure du jour qui montre le plus puissant éclat : tout s'arrê-

tait sur la montagne, le sein profond des forêts ne respirait plus, les flammes fécondes embrasaient Cybèle, et Bacchus enivrait jusqu'à la racine des îles dans les entrailles de l'Océan.

« La marche du soleil dans le déclin déterminait mes pas vers les points de la montagne les plus avancés vers l'occident. Le dieu disparu et la lumière qu'il laissait ayant ressenti le premier mélange des ombres, le sein des vallées et toute l'étendue des campagnes reprenaient, mais lentement, la liberté de leur haleine. Les oiseaux s'élevaient au-dessus des bois, cherchant dans le ciel si le cours des vents s'était rétabli; mais leurs ailes encore

enivrées fournissaient avec peine un vol chancelant et plein d'erreur. Un murmure né au faite des forêts témoignait du réveil des souffles, mais les cimes ne rendaient qu'un tremblement léger qui n'égalait pas l'agitation éprouvée par les rameaux de cyprès dans les mains de Pan, quand le dieu se retire des chœurs qu'il anime durant les nuits favorables : la mesure impétueuse s'attache à ses pas et le fait rentrer chancelant dans les bois endormis. Sortis de l'épaisseur de leurs retraites, les animaux sauvages venaient prendre sur les hauteurs une respiration plus vive : leurs yeux paraissaient dans une flamme nouvelle, leur voix terrible était tombée dans le

murmure et leur marche hardie dans la langueur des pas.

« Cependant les ombres comblaient la profondeur des vallées ; elles montaient vers moi, distribuant à tout ce qui respire le sommeil et les songes, elles me joignaient enfin et m'enveloppaient, mais sans me pénétrer. Je demeurais ferme et vive sous la pesanteur de la nuit, tandis que la terre, pleine de sommeil, communiquait le repos à mes membres et les gagnait à l'immobilité générale ; mon front veillait sans être frappé de langueur. Il était animé de tous les dons répandus par les dieux durant le jour, leur charme l'entourait, et la vie nouvelle que j'avais recueillie lui envoyait ses esprits enflammés.

« Callisto, revêtue d'une forme sauvage par la jalousie de Junon, erra longtemps dans les déserts. Mais Jupiter, qui l'avait aimée, l'ôta des bois pour l'associer aux étoiles et conduisit ses destins dans un repos dont ils ne peuvent plus s'écarter. Elle a reçu sa demeure au fond du ciel ténébreux qui répandit les éléments, les dieux et les mortels dans les entrailles de Cybèle. Le ciel range autour d'elle les plus antiques de ses ombres et lui fait respirer ce qu'il possède encore des principes de la vie, y joignant les atteintes du feu infatigable dont les émanations animent l'univers. Pénétrée d'une ivresse éternelle, Callisto se tient inclinée sur le pôle,

tandis que l'ordre entier des constellations passe et abaisse son cours vers l'Océan. Telle, durant la nuit, je gardais l'immobilité au sommet des monts, la tête enveloppée d'une ivresse qui la pressait comme la couronne de pampre et de fruits qui entretient aux tempes de Bacchus une jeunesse inaltérable. »

Ainsi m'instruisait Aëlle par le récit de ses destinées. Une fois debout pour suivre la voix qui l'appelait dans la science des dieux, mon esprit ne retourna plus vers la foule où il avait sa première demeure : il s'éloigna avec son guide vers les mystères les moins fréquentés. Chaque jour la parole de la grande bacchante se relevait

prenant devant moi dans l'obscurité des chemins. Souvent les Muses quittent le mouvement rapide des chœurs pour commencer une marche à pas lents au sein de la nuit. Revêtues de leurs voiles les plus épais et se conduisant sur l'extrémité des monts, elles ouvrent des chants divins sous les ténèbres. La parole d'Aëlle m'entraînant vers les dieux s'avancait pareille à cette voix des Muses portée dans les ombres. Un antre ouvert sur les plaines, les cimes réservées aux derniers traits du jour, le lit des vallées les plus fécondes, tels étaient les lieux où me guidait le choix d'Aëlle. La durée de ses entretiens pénétrait souvent jusque dans le sein de la nuit, et alors

elle se retirait seule, laissant son discours suspendu dans mon esprit comme les nymphes qui, ayant attaché leurs vêtements humides à une branche inclinée, rentrent dans le secret de leurs demeures.

Cependant s'avançaient les mystères qui allaient enfin m'emporter dans leur cours, mais leurs premiers mouvements dans les bacchantes devancèrent de bien loin l'heure de leur lever. Chacune de nous, ayant reconnu en soi les signes envoyés par le dieu, commença dès lors à s'écarter, car les mortels atteints par les divinités dérobent aussitôt leurs pas et se conduisent par des attrait nouveaux. Nous entrâmes chacune dans le penchant où nous

portait le cours de notre esprit. Semblables aux nymphes, filles du Ciel et de la Terre, qui, dès leur naissance, se répartirent à l'ouverture des fontaines, aux divers cantons des forêts et à tous les lieux où Cybèle avait rassemblé des marques de sa fécondité, ces penchants nous dispersèrent à toutes les régions des campagnes. Nous fûmes admises dans la destinée des dieux qui s'attachèrent à régner sur les éléments. Puissants sur les fleuves, les bois, les vallées fertiles, ils se réjouissent à considérer la vie qui s'achemine sous leurs yeux. Mais dans la durée de ce loisir attentif qu'ils mènent, penchés sur les ondes, leur vie immortelle se conforme à leur chute monotone, et leur

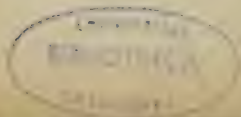
nature s'engage dans les éléments contemplés, comme un homme surpris au bord des fleuves par le sommeil et les songes et dont la robe se répand dans les flots. Chaque bacchante s'alliait ainsi à quelque lieu signalé par la naissance d'une destinée naturelle. Aëlle parut à la cime des collines et reposa longtemps sa tête sur le sein de la Terre ; elle semblait attendre, comme Mélampe, fils d'Amithaon, que le serpent marqué d'un pavot vînt se nouer autour de ses tempes. Hippothée, assise à la venue des fontaines, y fut rendue immobile ; ses cheveux, qu'elle avait répandus, ses bras dans l'abandon, et l'attachement de ses regards à la fuite des eaux marqueraient

sa pente vers leur destinée et que son esprit se joignait à leur cours. La marche de Plexaure se plongea dans les forêts les plus déployées. Quand une océanide est touchée de sommeil, tandis qu'elle parcourt les mers, ses membres s'affaissent et prennent leur couche sur les flots ; elle a résigné la conduite de son voyage à l'inconstance des ondes. Flottante, on dirait de loin un mortel expiré ; mais dans la vague qui l'emporte, elle est étendue avec la légèreté de la vie et son sein use d'un sommeil inspiré par l'Océan. Tel paraissait le repos de Plexaure dans le lit des forêts. Arrêtée sur le bord des descentes profondes, Telesto s'inclinait tenant ses bras éten-

du vers les vallées, pareille à Cérès, au sommet de l'Etna, quand la déesse, s'avancant sur l'ouverture du cratère, allume sa torche de pin dans le feu du volcan.

Pour moi, qui ignorais encore le dieu, je courais en désordre dans les campagnes, emportant dans ma fuite un serpent qui ne pouvait être reconnu de la main, mais dont je me sentais parcourue tout entière. J'allais accusant Bacchus et songeant aux flots de la mer où je me croyais contrainte ; mais le dieu eut dans peu de temps épuisé mes pas. Inclinée vers la chute, j'implorai la terre qui donne le repos, quand le serpent, redoublant ses nœuds, attachâ dans mon sein une longue morsure.

La douleur n'entra pas dans mon flanc déchiré; ce fut le calme et une sorte de langueur, comme si le serpent eût trempé son dard dans la coupe de Cybèle. Il s'éleva dans mon esprit une flamme aussi tranquille que les lueurs nourries durant la nuit sur un autel sauvage érigé aux divinités des montagnes. Attentive et dans le repos comme une nymphe de Nysa, pressant dans ses bras l'enfance de Bacchus, j'occupai les antres jusqu'à l'heure où, le cri d'Aëlle ayant signalé la venue des mystères, je m'élevai sur les traces de cette bacchante qui marchait devant nous comme la Nuit, quand, la tête détournée pour appeler les ombres, elle se dirige vers l'occident.



TABLE

Maurice de Guérin.	5
Le Centaure.	23
La Bacchante	49

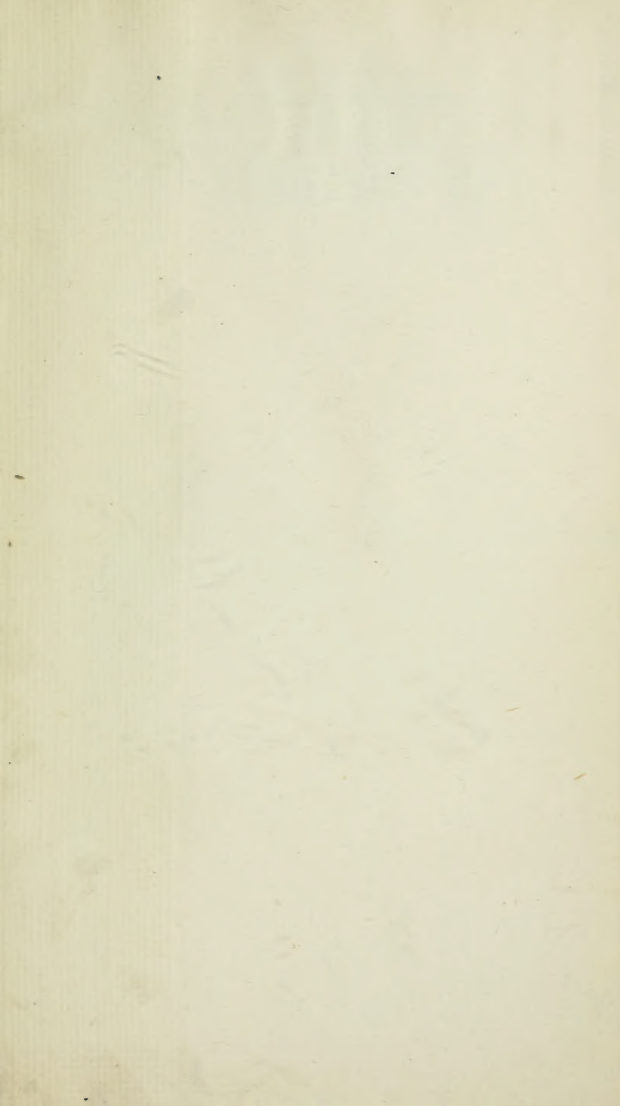
LIBRAIRIE E. SANSOT et C^{ie}, ÉDITEURS

53, Rue St-André-des-Arts, 53 PARIS

Collection in-12 couronne à 1 fr. le volume

- MAURICE BARRÈS. *Huit jours chez M. Renan, suivi de le Regard de M. Renan, 7^e édition* 1 vol.
- *Les Lézardes sur la Maison* 1 vol.
- *Quelques Cadences* 1 vol.
- *Ce que j'ai vu à Rennes.* 1 vol.
- *La Vierge assassinée* 1 vol.
- *De Hegel aux Cantines du Nord,* 1 vol.
- HENRY BORDEAUX. *Deux Méditations sur la Mort,* 1 vol.
- HENRI BREMOND. *Le Charme d'Athènes.* 1 vol.
- GOMEZ CARRILLO. *Quelques petites Ames d'ici et d'ailleurs* 1 vol.
- PAUL FLAMANT. *Au Poteau frontière* 1 vol.
- JEAN LORRAIN. *Heures de Corse* 1 vol.
- PÉLADAN. *La Dernière Leçon de Léonard de Vinci* 1 vol.
- *Origine et esthétique de la tragédie* 1 vol.
- MAURICE DE GUÉRIN. *Le Centaure suivi de la Bacchante, précédé d'une notice par EDMOND PILON* 1 vol.
- EUGÉNIE DE GUÉRIN. *Reliquiæ avec une notice par EDMOND PILON* 1 vol.



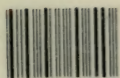


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

TH
Univers
I

12 AVR. 1995

30 MARS 1995



a39003



002647971b

CE PQ 2270

.G32C4 1905

C00 GUERIN, MAUR LE CENTAURE.

ACC# 1223275

